

LE TABAC

En dépit de messieurs les fumeurs, et j'en compte quelques-uns autour de moi, et même dans ma famille, nous allons tenter une petite escarmouche dans ce champ où, si nous parlons contre, nous rencontrerons à coup sûr plus d'adversaires et de contradicteurs que d'amis.

Après tout, pourquoi chercherions-nous à convaincre les fumeurs ? Nous savons bien que tout ce que nous dirions à cet égard s'en irait en fumée ; mais, peut-être qu'en nous adressant à nos lectrices qui, elles, sont toutes convaincues, nous trouverons un écho à quelques pensées qui sont mises à l'écart, comme ce qui est juste.

Je ne me sens pas assez fort pour affronter la gent qui fume, ou peut-être assez sévère pour leur jeter la pierre ; et, puisque nous devons jamais vouloir la mort du pêcheur, ne parlons que des excès et de l'abus que certains de nos amis les plus chers peuvent faire de la nicotine.

Le tabac, cet insidieux ennemi qui s'est emparé de tout autour de nous et dans nos demeures, s'est montré bonne personne ; il consentait à rester à la porte lorsqu'on ne l'admettait pas d'emblée dans la maison et, à plus forte raison, dans le gynécée. Il demeurait sur le pont des navires, se bornant à calmer l'impatience du matelot ou de l'officier de quart. Il entrait modestement dans la demeure, ne sortant ni des allées du jardin, et, plus tard, de la salle à manger.

Ah ! comme, après avoir accepté le premier pied qu'on lui a laissé prendre, il a bientôt su en prendre quatre !

Comme il a su se glisser partout où peut entrer un peu de fumée !

Comme il est devenu maître et tyran de nos destinées !

L'homme qui fume n'est plus son maître ; il est l'esclave de son cigare ou de sa pipe.

Il est introduit dans le salon, dans la chambre à coucher, où il les impose, parce qu'il est soumis lui-même à leurs lois.

Cet être si fier, ce dominateur qui a la force et l'intelligence, s'incline sans combat, sans réflexion, devant un besoin factice qu'il a érigé en impérieuse habitude.

Pourquoi faire ?

Il fume tout simplement parce que les autres fument !

A huit ans, dix ans, il a vu les grands, les hommes, s'entourer d'un nuage de fumée, et, dans ce nuage, il a vu peut-être ses rêves de l'avenir !

Pourquoi fume-t-on quand on est homme ?

Il veut le savoir, et, en cachette, il vole une cigarette à son père ou à son grand frère, et il essaie ses forces devant ce bonheur désiré.

Le premier essai est désastreux.

L'estomac, qui n'a pas été précisément créé par la nature pour aspirer la fumée du tabac, se révolte énergiquement devant cette tentative infantine.

Le petit garçon est malade, très malade même quelquefois.

Mais il se garde bien d'en rien dire, on se moquerait de lui, et il ne passerait pas pour être un homme.

Mais la douleur passée, il faut faire comme les autres ; quelques jours après l'on recommence, et peu à peu l'habitude se prend, s'enracine et devient le tyran du petit bonhomme, qui s'en réjouit parce que cela le fera ressembler à tout le monde.

Et parce que tout le monde s'est mis sur le corps cette terrible tunique de Nessus, qui ne peut plus être arrachée sans enlever des lambeaux palpitants de chair vivante, chaque enfant, chaque jeune homme aspire à vouloir s'y enfermer à son tour.

Certes, je n'emploierais pas des expressions aussi terribles si le tabac était modestement resté à la place première qu'il avait acceptée et s'il ne s'était pas fait, par son absolutisme, le véritable dissolvant des liens de la famille.

Le fumeur qui ne rencontre pas dans la maison toutes les indulgences possibles pour la tyrannie qu'il exerce de par la volonté du tabac, fuit la demeure où sa femme et ses enfants l'attendaient avec joie.

Il court dans les cafés ou dans les clubs, quelquefois même dans des lieux moins honnêtes, pour y satisfaire sa funeste passion pour la pernicieuse plante.

Il est fumeur avant d'être fils, avant d'être mari, avant d'être père, car il abandonne mère, femme et enfants plutôt qu'il n'abandonne sa pipe.

Eh bien ! je le déclare hautement, du moment qu'une habitude, quelque agréable qu'elle nous paraisse, s'empare de nous à nous rendre son esclave, répond qu'à un besoin factice, nous pouvons, nous devons la déclarer mauvaise et pernicieuse.

L'homme est intelligent, il veut l'affranchissement de son être, il demande des réformes et il veut sortir des préjugés au milieu desquels il se sent entraîné, et cependant il se courbe, il se fait petit, il s'abaisse enfin devant une fumée... qui n'est pas même celle de la gloire.

CATHERINE PARR.

A PROPOS DE CHANSONS

Les couplets de la chanson à Georges III, publiés dans le numéro 260 du MONDE ILLUSTRÉ, sont justement les trois premiers couplets de la chanson que Louis Labadie, maître d'école, publia dans le *Courrier de Québec*.

M. Hubert LaRue parle de cette chanson dans ses *Chansons canadiennes* et il en cite quatre ou cinq couplets. Si elle n'était pas si longue, je la reproduirais ici avec plaisir, c'est une curieuse pièce que bien peu ont eu l'avantage de lire, vu la rareté du *Courrier de Québec*, dont il n'existe aujourd'hui, si je ne me trompe, qu'une seule collection complète.

Dans le cahier de Louis Labadie, dont je parlais il y a quelques semaines, je trouve une chanson composée par le chantre de Georges III à l'occasion de la fête du sieur Jean-Baptiste Charon. Cette chanson accompagnait un bouquet, don gracieux du rimailleur.

La voici dans toute sa saveur ; elle est sur l'air : *Du haut en bas*.

C'est aujourd'hui
Que tout en moy se réveille,
C'est aujourd'hui
Que vous offre Louis Labadie
Ce beau bouquet pour votre fête.
Baptiste, je vous la souhaite,
C'est aujourd'hui.

En vous chantant,
Je les trouve plus belles encore
En vous chantant
Qu'elles étaient au commencement
Le jour qui les vit éclore
Avec plus d'ardeur vous décote,
En vous chantant.

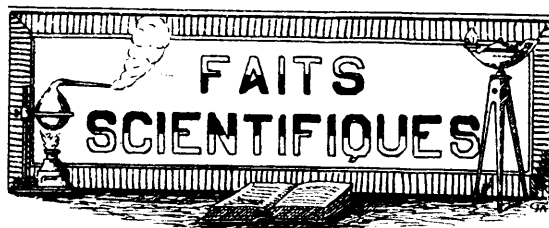
En finissant,
J'ai honte de voir mon hommage,
En finissant
Je le dis seulement
Pour vous mille fois davantage
Mon cœur vous servira de gage
En finissant.

Oui, à l'instant
Jusqu'à la mort, je le proteste,
Oui à l'instant
Je vous aimerai tendrement,
Oh Baptiste ! mon plus intime,
Ce bouquet ici le désigne,
Oui à l'instant.
Ne trouvant assez de quoi pour votre fête,
Aimable amy, d'un tel malheur,
Je sens mon âme bien inquiète,
Des mains de l'amitié, recevez ces fleurs,
C'est un bouquet qui part du cœur.

Heureux souhaits
Pour votre famille toute aimable,
Heureux souhaits
Que je leur souhaite à jamais
Plaisir, santé, forte richesse,
Abondance avec allégresse,
Heureux souhaits.

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si la poésie de Labadie excitait la bile du poète Quesnel. Il y avait de quoi, en effet.

P. G. ROY.



GLOBE PRÉCIEUX.—Le Shah de Perse à un globe géographique sur lequel les diverses contrées sont représentées par différentes sortes de pierres précieuses. Ainsi, la France y est figurée par des saphirs (bleu) ; l'Angleterre, par des rubis (rouge) ; la Russie, par des diamants, et ainsi de suite. Toutes les mers sont figurées par des émeraudes (vert). L'idée est au moins digne d'un potentat oriental. La vue de ce globe seule pourrait révéler à un connaisseur le degré d'estime que le Shah professe pour telle ou telle nation.

* * * *

FORCE DES VAGUES.—On peut se faire une idée de la force prodigieuse développée par les vagues de la mer par les deux faits suivants. Une colonne de fonte de trente-trois pieds de longueur et pesant six mille livres, qui devait entrer dans la construction d'un phare, en Angleterre, avait été déposée sur le rivage en attendant sa mise en place. Une tempête étant survenue, elle fut enchaînée par chaque bout à deux forts piquets enfoncés profondément dans le sol. Trois jours après, quand la tempête eut pris fin, on trouva que la colonne avait été refoulée vingt pieds plus loin en passant au-dessus d'un rocher proéminent. Une enclume de forgeron, pesant deux cents livres et enfouie dans un creux de trois pieds et demi de profondeur, avait été arrachée de son abri et fut retrouvée près de la colonne, ayant été projetée à une distance deux de cents pieds.

* * * *

FÉCONDITÉ.—D'après les naturalistes, un scorpion produit 65 petits ; une mouche commune dépose 144 œufs, une sangsue 150 et une araignée 170. Un hydrachne en produit 600, une grenouille 1,100 et une tortue 1,000. L'insecte qui produit la noix de galle dépose 50,000 œufs, la crevette 6,000, et on en a trouvé 10,000 dans l'ovaire d'une ascaride. Un naturaliste a trouvé 12,000 œufs dans une femelle de homard et un autre 21,000. Un insecte assez semblable à la fourmi a produit 80,000 œufs en un seul jour, et Leuwenhock évalué la part du crabe à 4,000,000. Beaucoup de poissons produisent un nombre presque incroyable d'œufs. On en a compté plus de 36,000 dans un hareng, 38,000 dans un éperlan, 1,000,000 dans la sole, 1,130,000 dans le rouget, 3,000,000 dans l'esturgeon, 342,000 dans la tanche, 546,000 dans le maquereau, 992,000 dans la perche, 1,357,000 dans le carrelet. Mais de tous les poissons, la morue semble être la plus féconde. Un naturaliste compte que ce poisson donne plus de 3,686,000 œufs, et un autre savant va jusqu'à 9,444,000. Un calcul rond a montré que si un pour cent seulement des œufs produits par la femelle donnait un poisson adulte, et si la progéniture continuait à s'accroître dans cette proportion, après soixante ans, la masse des saumons existant formerait un volume plusieurs fois aussi considérable que celui de la terre. Et cependant, le saumon n'est pas encore l'espèce la plus féconde. Dans une perche jaune pesant 3½ onces, on a compté 3,943 œufs, et dans un éperlan de 10½ pouces de longueur 25,141 œufs. En 1761, on a fait de curieuses expériences en Suède sur la fécondité du poisson. De cinquante femelles de brèmes on a obtenu 3,100,000 petits ; de cent femelles de perches on en a eu 3,215,000, et de cent femelles de mulets 4,000,000.

Oct. Cuvier.

—L'olivier vit longtemps. Dans la Louisiane, à Beaulieu, il en est mort un dont l'on estimait l'âge à cinq siècles. Il avait 36 pieds de circonférence.